

## L'ENCOURAGEMENT SPIRITUEL\*

Je crois que, pour parler d'encouragement spirituel, il nous faut prendre en considération quelques caractéristiques de l'accompagnement spirituel chrétien d'après l'enseignement du Nouveau Testament et la Tradition, et particulièrement la tradition monastique. Nous ne pouvons pas assimiler purement et simplement encouragement spirituel et accompagnement psychologique ou psychanalytique, même si dans notre ordre et dans les instituts religieux dans l'Église en général, on a largement eu recours à ce type d'accompagnement, dans le but de découvrir les motivations inconscientes, qui peuvent bloquer la croissance humaine et spirituelle de candidats qui frappent à la porte de nos monastères.

Les sciences psychologiques visent à découvrir les motivations qui guident le comportement de la personne, de façon à lui permettre de reprendre le contrôle d'elle-même. La tradition monastique, qui a toujours affirmé que la connaissance de soi, et en particulier la connaissance des « forces obscures » qui gouvernent notre comportement, est une étape fondamentale de notre cheminement spirituel, du chemin vers Dieu, anticipait, et partage aujourd'hui, bon nombre des intuitions élaborées par la psychanalyse moderne.

Il est dès lors très important d'être conscient de ce qui différencie l'accompagnement spirituel de l'accompagnement psychothérapeutique. La première différence fondamentale est que la personne qui exerce l'accompagnement spirituel est convaincue que la pleine réalisation de la personne humaine est possible uniquement dans la rencontre de Dieu, révélé en Jésus-Christ. Par conséquent, l'accompagnement spirituel est une forme particulière de relation d'aide, qui demeure sous la primauté du Verbe de Dieu, et qui a, pour cette raison, un caractère sacramentel.

---

\* Cours donné au séminaire pour les nouveaux supérieurs ocsa de langue anglaise, organisé à Rome en février 2011. Traduction par F. Godefroy de Saint-Albin [NdIR].

Il s'agit, en fait, de la recherche de la volonté de Dieu, tant par la personne qui aide que par la personne qui cherche cette aide. Son unique but est de conduire à une écoute correcte de l'Évangile et de ses exigences : « Il met en lumière le péché et ainsi crée des auditeurs renouvelés de l'Évangile », dit D. Bonhoeffer.

La connaissance de soi, selon la compréhension de la tradition monastique, n'est pas simplement connaissance de son propre subconscient : elle est connaissance d'un Autre, elle est connaissance de ce qui est dans le cœur, pour apprendre la manière d'écouter ce que Dieu veut nous dire à travers nos vicissitudes intérieures et dans nos relations concrètes. En d'autres termes, il s'agit d'apprendre à dépendre de Dieu et de sa miséricorde. Si le but de la connaissance de soi était autre que la miséricorde de Dieu, elle serait une entreprise désespérée, parce qu'elle ne répondrait pas à notre besoin fondamental, c'est-à-dire au besoin d'être pardonné et sauvé.

Dans mes relations avec les plus jeunes sœurs de notre communauté, qui sont les plus familiarisées avec la psychologie, et surtout avec celles qui l'ont étudiée, j'ai remarqué que cette connaissance peut être un obstacle pour dépendre de la volonté de Dieu, parce qu'elle donne une certaine sécurité dans son propre discernement, un désir de contrôler et de manipuler.

Au contraire, l'essence de l'accompagnement spirituel est la confiance. À cet égard, je crois qu'il est du devoir des abbés et abbesses d'exercer effectivement la direction spirituelle. Saint Benoît est très explicite. Il dit : « Surtout, qu'il ne se laisse pas entraîner – perdant de vue ou sous-estimant le salut des âmes qui lui sont confiées – à se soucier principalement des choses temporelles, terrestres et caduques. Bien au contraire, il doit toujours penser que, ce qu'il a reçu à conduire, ce sont les âmes : c'est d'elles qu'il rendra compte<sup>1</sup>. »

Il y a en cela quelque chose de sacramentel : l'abbesse est la médiatrice de la volonté de Dieu et elle est le moyen par lequel les âmes qui lui sont confiées reçoivent la providence de Dieu. Le cardinal Ratzinger a donné cette définition du « sacrement » dans un essai sur la prêtrise :

Sacrement signifie que je donne quelque chose que, par moi seul, je ne pourrais donner ; je fais quelque chose qui n'est pas mon œuvre ; j'ai une mission et je deviens le porteur de quelque chose qu'un Autre a confié à ma responsabilité<sup>2</sup>.

1. *Règle de saint Benoît*, 2, 33-35 (traduction É. de Solms).

2. J. RATZINGER, *Appelés à la communion : comprendre l'Église aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1993.

Il ajoute que l'expérience d'une vocation, d'être appelé et choisi, est le cœur de l'expérience sacramentelle et génère la « vie sacramentelle » : « Le service par lequel nous devenons la propriété absolue d'un autre, poursuit le cardinal, de donner ce qui ne vient pas de nous-mêmes, est appelé *sacrement* dans le langage de l'Église. » Ce service nous rend semblables au Fils, Jésus-Christ, le sacrement par excellence, en qui mission et identité coïncident. « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; ainsi tout ce qu'il fait, le Fils le fait de même (Jn 5, 19). »

Le service de l'autorité n'est donc absolument pas un pouvoir, mais une immersion toujours plus profonde dans le mystère de la vocation en vertu duquel nous n'appartenons plus à nous-mêmes. Je crois que l'encouragement spirituel est une grâce singulière donnée par l'Esprit Saint aux abbés et aux abbesses, parce que leur mission a une structure sacramentelle : celle d'être signe d'unité et de la miséricorde de Dieu pour leurs communautés, comme cela est énoncé dans l'instruction sur « Le service de l'autorité et l'obéissance<sup>3</sup> » :

La personne consacrée témoigne donc de l'engagement, joyeux et en même temps difficile, de la recherche assidue de la volonté divine, et pour cela elle choisit d'utiliser tous les moyens disponibles qui l'aident à la connaître et la soutiennent pour y parvenir.

C'est là que trouve aussi son sens la communauté religieuse, communion de personnes consacrées qui font profession de chercher et d'accomplir ensemble la volonté de Dieu : communauté de frères ou de sœurs aux rôles divers, mais partageant le même objectif et la même passion. C'est pourquoi, tandis que dans la communauté *tous* sont appelés à chercher ce qui plaît à Dieu et à lui obéir, *quelques-uns* sont appelés à exercer, généralement de manière temporaire, la tâche particulière d'être signe d'unité et guide dans la recherche unanime et l'accomplissement personnel et communautaire de la volonté de Dieu. C'est là le service de l'autorité<sup>4</sup>.

Le service de l'unité est précisément ce qui est en jeu lorsque nous parlons de structure sacramentelle de la maternité spirituelle chrétienne. Cela n'est en rien un attachement sentimental, mais un service de la volonté de Dieu pour chaque personne et pour la communauté.

La maternité spirituelle a toujours été reconnue comme une fonction des femmes dans l'Église, comme le pape l'a récemment redit, en particulier, dans sa catéchèse sur Catherine de Sienne du 24 novembre

3. *Le Service de l'autorité et l'obéissance*, Instruction de la Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique du 11 mai 2008 ; *Documentation catholique* n° 2405 (juillet 2008), p. 630-651.

4. *Le Service de l'autorité et l'obéissance*, n° 1.

2010<sup>5</sup>. Il est vrai, ce n'est pas une prérogative de l'autorité. Cependant dans l'ordre de la foi, nous croyons que la fonction de l'unité est aussi une fonction de paternité. Cependant, dans notre ordre, lorsqu'après Vatican II, on a commencé à parler de « maternité spirituelle » dans notre communauté de Vitorchiano, cela a soulevé un véritable scandale<sup>6</sup>. Je peux témoigner, au vu de ma propre expérience, combien il a été fécond et encourageant pour ma vocation et mon cheminement spirituel d'évaluer ma vie avec mon abbesse et de recevoir des directions. Ce n'était pas une question d'affection, encore qu'il y eût aussi de l'affection, mais la question de laisser la Parole pénétrer dans ma vie et de la libérer de tout ce qui pouvait être un obstacle pour suivre le Seigneur. La Parole est véritablement au cœur de la relation, et la fidélité à Dieu implique la fidélité à la personne en charge et à la communauté. Cela a été une belle opportunité pour apprendre à être centrée sur les autres, abandonner les attitudes centrées sur soi, peu à peu démasquées par la parole reçue dans la foi et l'humilité, et acquérir un véritable amour de l'Église, un « *sensus ecclesiae* ».

Comme l'instruction citée plus haut le dit clairement : l'abbé/abbesse est le signe de l'unité. Et c'est bien cela qui nous a été enseigné : être des personnes qui ont à cœur l'unité et la construction de la communion. Je ne vois pas quel but pourrait avoir l'accompagnement spirituel, si ce n'est d'être un guide pour la recherche de Dieu dans la vie commune, un service qui garde et rend possible la communion en favorisant l'unité et la vision commune.

Ceci étant dit, j'aimerais poursuivre en développant plus particulièrement deux aspects de la paternité/maternité spirituelle : le service de l'autorité comme signe de la miséricorde divine ; la voie du discernement de la volonté de Dieu

### **La paternité et la maternité comme sacrement de la miséricorde divine**

Les Pères et Mères cisterciens concevaient leur service comme une paternité et une maternité spirituelles. Il suffit de lire saint Aelred de Rievaulx pour voir combien de patience, de tendresse et de tenace espérance, il a déployé dans ses relations avec ses fils.

---

5. Voir *Documentation catholique* n° 2464 (mars 2011), p. 282.

6. Cf. C. PICCARDO, « Itinéraire de formation cistercienne : l'expérience d'une communauté », dans *L'Ordre cistercien de la stricte observance au vingtième siècle*. Deuxième volume : *Du Concile Vatican II à la fin du siècle*, Rome 2008, p. 272-281.

Il n'y avait aucun moine, si faible ou violent ou ingrat fût-il, qui ait jamais été privé du pardon d'Aelred, de sa tolérante miséricorde, de sa tendresse paternelle.

Aelred a exercé son service de la communauté en étant le père de chacun de ses moines. Walter Daniel a noté que c'était cela même que recherchaient les nombreux candidats affluant à Rievaulx. Aelred montrait à ses moines le visage du Père des cieux. Il était pour eux le sacrement de la miséricorde divine.

Le monachisme ancien et médiéval a conçu le mode de vie monastique comme une imitation de la communion vécue par la communauté de Jérusalem, et le ministère de l'autorité, comme dérivant du ministère pétrinien. Le ministère de Pierre, qui légitime et sous-tend tout autre type d'autorité, à l'exception de celui de la Vierge, ne peut pas être entendu autrement que comme un sacrement de la miséricorde divine.

Par ce ministère se répand le pardon du Christ à Pierre. Ce pardon est la garantie que le serviteur Pierre, investi de l'autorité dans sa misère même, et non pas malgré elle, peut prendre soin des brebis. En raison des mots du Christ à Pierre : « Pais mes agneaux, prends soin de mes brebis », le paradigme pour toute autorité dans l'Église est le Bon Berger lui-même. L'image du Bon Berger est, cependant, toujours accompagnée par l'image de l'Agneau immolé. En Christ les deux images se superposent et se fondent, comme d'autres images, telles que prêtre victime, roi serviteur... pour révéler que l'autorité du Christ indique toujours l'autorité du Père ; sa nature est essentiellement celle du Fils. Le Père possède l'autorité, le Fils la reçoit et l'Esprit la confirme. L'autorité du Christ est l'autorité de l'amour qui va jusqu'au bout. Elle est, en cela, une autorité qui obéit à un plan déjà établi par le Père. Nous devenons pères et mères si nous sommes d'abord fils et filles, c'est-à-dire si nous avons appris à obéir et à être fidèles. Toute autorité dans l'Église peut seulement être comprise dans cette ligne de don de soi jusqu'au bout, pour accomplir le plan de salut du Père. Le Saint-Esprit confirme cela concrètement, dans la difficile période après le Concile, en suscitant des papes qui, par leurs vies saintes, ont rendu témoignage au fait que l'autorité est un service. C'est un pouvoir reçu pour le service de la vérité.

Je crois que la tâche d'être pères et mères de nos communautés fait partie de la tâche que nous ont impartie la confiance de nos communautés et le don de l'Esprit. Et nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour exercer ce service, particulièrement en ces temps où les figures de père et de mère ont disparu ou ont été tordues. Nous avons besoin de personnes qui soient des signes visibles de la paternité

divine et qui soient ainsi capables de se donner elles-mêmes, de guider les autres sur le chemin de la vérité et de l'obéissance essentielles à la recherche de Dieu. Nous avons besoin de personnes qui acceptent de grandir avec tous, qui savent modeler leurs talents selon les besoins de chaque frère/sœur, qui renoncent à tout autoritarisme et à la tentation d'imposer leur propre vision et projet. Des personnes qui puissent exorciser la peur d'aimer et la peur de vivre, si caractéristiques des jeunes aujourd'hui, avant tout, par leur exemple patient et humble. Des personnes qui demeurent ancrées dans leur dépossession vocationnelle.

Si, étant ses créatures, nous avons reçu le don d'être pères et mères, engendreur de vies nouvelles, et cela se peut pour l'avoir reçu comme un don du Père (la plus grande joie du Père étant de donner part à son autorité, tout en demeurant la source première), si, comme créatures, nous sommes constitués signes de sa paternité, alors, à plus forte raison devons-nous être, dans nos communautés, des signes de la douceur et de la bienveillance du Père et du Christ, en nous efforçant, comme dit la Règle, d'être plus aimés que craints. Si nous voulons encourager les autres à aller de l'avant sur la voie de leur propre appel d'un cœur généreux et disponible, nous devons accompagner les personnes sur leur chemin de discernement de la volonté de Dieu. Cela est possible avec l'aide de la lumière de l'Esprit Saint. Nous devons croire que l'Esprit nous rend capables de cela et nous assiste.

Les supérieurs ne peuvent se cantonner à être de sages administrateurs, de bons organisateurs ; ils doivent assumer personnellement la responsabilité du cheminement de chaque frère/sœur vers la vérité de Dieu. L'assistance de l'Esprit Saint devrait être notre force et nous conforter. Nous pouvons conduire les autres parce que cette aide nous donne la grâce de transmettre la tradition et le charisme. C'est cela dont nous avons besoin plus que de toutes les compétences humaines.

Je crois que nous avons peur de risquer une relation « intense » et pleine d'espérance et que nous préférons exorciser les problèmes par la psychologie. Nous voulons des supérieurs et des formateurs préparés et « experts ». Cela suppose alors, comme des professionnels, que nous ayons une relation où nous ne soyons pas complètement impliqués et qui ne génère pas de dépendance. Nous préférons ne pas risquer un jugement, et que la personne confronte ses problèmes avec des aides à l'extérieur de la communauté. Non pas qu'il faille déconseiller le recours à la psychologie, au contraire, il est, en certains cas, précieux.

Le problème n'est pas tant celui de la psychologie que le recours à des critères qui ne viennent pas de la foi. L'abbé général disait, dans une conférence à Gedono, que nous avons une certaine difficulté à croire dans le pouvoir de guérison de l'Évangile vécu dans une communauté de frères/sœurs et préférons demander de l'aide à l'extérieur, favorisant ainsi un certain individualisme. Le risque de la psychologie est de donner une certaine sécurité humaine, si bien que la personne n'a pas besoin de dépendre ou de se confronter avec qui que ce soit dans la communauté.

J'ai dit que nous devrions exorciser la peur d'être impliqués, y compris affectivement, en donnant notre propre vie pour promouvoir l'autre. Valoriser la contribution créative des autres comme irremplaçable pour leur croissance personnelle et celle de la communauté, cela est extrêmement exigeant et requiert l'oubli de soi et l'acceptation de la solitude.

Trois aspects sont importants pour conserver les relations dans la vérité et la volonté de Dieu.

- Nous ne devons pas créer de dépendance affective. La jalousie possessive paralyse le don de soi et réduit la relation à la compensation du moment. Cependant, nous devons accueillir les besoins affectifs, comme une étape sur le chemin vers Dieu, qui aide à ouvrir son cœur à toutes les autres sœurs. Le problème est de libérer nos cœurs de l'égoïsme, si bien que l'affectivité soit transformée en désir d'amitié pour toute la communauté.
- Écouter humblement pour faciliter l'ouverture du cœur et la confiance. Dans tous les cas, nous pouvons apprendre quelque chose de chacune. Il est important d'offrir à toutes les sœurs un temps bien déterminé pour un dialogue personnel. Ce temps est un temps de vérification de son chemin personnel de conversion et aide à approfondir la connaissance de soi à la lumière de la miséricorde de Dieu. L'expérience de la miséricorde est le but de la connaissance de soi, qui n'est jamais limitée à la connaissance psychologique, à l'introspection, mais qui devrait devenir une expérience de foi. À la lumière de la miséricorde de Dieu, et seulement dans cette lumière, il est possible de supporter le poids de souffrance dans la vie et le péché que nous découvrons dans notre être le plus intime. Mais la miséricorde de Dieu doit être concrète, avoir un visage ; elle doit être une expérience, et la relation peut la révéler. Ainsi la connaissance de soi devient une expérience de guérison ; autrement, elle peut seulement être une cause de désespoir. Écouter signifie se mettre à l'école de l'Esprit, avoir le courage de corriger et de guider, confiant que la vérité de la foi guérit toujours, comme nous le voyons dans les Évangiles.

- Soutenir l'espérance avec patience. Ne jamais être découragé par la rébellion et l'apparent manque de réponse de l'autre. Mais l'encourager toujours à revenir sur le chemin de la conversion, aider l'autre à acquérir la vraie liberté, liberté par rapport à son propre égoïsme et au besoin d'être le centre de l'univers.

## **2. Enseigner à discerner**

La paternité/maternité du supérieur implique un effort particulier pour la formation, tant initiale que continue, de la communauté, de sorte que chacun puisse apprendre à discerner, c'est-à-dire, à s'envisager soi-même et envisager la réalité avec l'esprit de Dieu, dans une vision de foi.

### *Formation continue*

Comment facilitons-nous le travail de discernement de la communauté dans son ensemble ? Les instruments pour la formation continue, pour créer une vision commune, et pour promouvoir la communion dans les relations mutuelles sont : l'enseignement du supérieur, traditionnellement chaque semaine ; ses conseils, et les dialogues communautaires.

Les enseignements de l'abbé/abbesse doivent être enracinés dans la tradition, c'est-à-dire, dans tout ce que nous avons librement reçu et recevons encore de l'Évangile, de la Règle, de l'enseignement des Pères, de l'enseignement actuel des chapitres généraux, du magistère de l'Église, ainsi que de l'histoire et de l'identité spécifiques de la communauté à laquelle nous appartenons. Il lui faut aussi lire avec sagesse les signes des temps et s'interroger ainsi que la communauté : que nous est-il demandé ici et maintenant ? Comment intégrons-nous cela dans notre tradition vivante ? Quelle est notre réponse aux défis concrets que nous affrontons en ces jours, en tant que moines et moniales cisterciens suivant notre charisme particulier ?

De cette manière, la tradition est acculturée à notre présent, et la foi chrétienne est vécue comme une vision qui illumine nos vies quotidiennes. Ainsi, l'enseignement devient une voie vers la contemplation, la vision basée sur la foi, et la vision commune.

Les conseils et les dialogues favorisent une participation responsable de toutes les sœurs dans la vie de communauté. Apprendre à dialoguer est un long processus, c'est pourquoi il doit être enseigné dès le départ, au noviciat, et faire ainsi partie de la formation initiale, si bien que les sœurs puissent être formées en vue d'une participation responsable dans la vie de communauté, et d'une amitié vraie et sincère envers tous les membres de la communauté.

Nous devrions encourager, par tous les moyens disponibles et de toutes les manières, une participation responsable à la vie de communauté en promouvant la collaboration et le partage. Des dialogues honnêtes sont le meilleur moyen de vérifier la fidélité à la vocation et à la *conversatio* des différents membres de la communauté.

Dialoguer sur des thèmes, cela peut être accessible, mais s'ouvrir à la discussion, accepter la correction du groupe, rompre les barrières, croître dans la confiance, communiquer sans agressivité, franchir les écueils de l'affectivité et de la sensibilité sont des choses terriblement exigeantes. Cependant, il s'ensuit une croissance intéressante dans la liberté, la responsabilité, la communication, et surtout, dans la confiance mutuelle et l'amitié<sup>7</sup>.

Des révisions de vie peuvent être un moyen d'affronter des problèmes de relations et d'organisation sur les lieux de travail ; elles peuvent donc aussi être un moyen efficace contre les abus de pouvoir et pour soutenir la responsabilité personnelle, afin que tous puissent être véritablement impliqués, se sentir utiles, et montrer une attitude de créativité et de service généreux.

Tout cela favorise l'unité dans la communauté, indispensable pour la formation : tant l'abbé/abbesse comme gardien de cette unité que les membres autour de lui/elle : collaborant, travaillant ensemble, partageant chacun ses dons et soumettant ses services aux exigences de l'unité.

Ce n'est pas pour tout soumettre, jusque dans le moindre détail, au jugement du supérieur, ni une question de permissions, mais plutôt une coresponsabilité pour réaliser des objectifs communs. Si la communauté a une vision commune : la Règle, la Tradition, l'assimilation communautaire de la Tradition et le discernement communautaire dans la foi, tous les membres sont liés par cette vision, et l'abbé/abbesse en est le garant. L'obéissance devient ainsi une libre adhésion à la volonté de Dieu incarnée dans l'abbé/abbesse et la communauté et encourage la croissance personnelle et responsable de chacun.

### *Le pardon mutuel*

L'un des aspects les plus importants de l'enseignement du discernement est d'encourager le pardon mutuel. Il ne peut y avoir d'unité et de vision commune si les membres de la communauté n'apprennent pas à se pardonner mutuellement et à comprendre que le pardon est un autre nom pour l'amitié. Une amitié sans pardon n'est pas possible

7. PICCARDO, « Itinéraire de formation cistercienne », p. 277.

ici sur terre, parce que, bien que nous soyons des hommes et des femmes renouvelés dans le Christ, nous avons encore une tendance au mal et nous blessons la communion de multiples manières. Et nous ne nous aimons jamais autant que lorsque nous nous pardonnons mutuellement, parce que, pour le bien de l'autre, nous acceptons de nous humilier, de manière à repartir à neuf, avec un amour renouvelé et l'énergie pour bâtir des relations saines.

Une communauté qui pratique concrètement le pardon mutuel est sans nul doute capable d'éduquer des jeunes. Je me souviens combien les quatre premières sœurs de notre noviciat ont été étonnées et agréablement surprises, lorsqu'elles virent la plus âgée des fondatrices s'agenouiller devant une des jeunes sœurs pour lui demander pardon. Cela a été un moment éducatif fondateur, transmis à la génération suivante avec admiration, et, je dirais, avec « fierté ». Au bout du compte, nous formons une communauté dans laquelle nous nous aimons les unes les autres, si bien que nous pouvons toujours nous pardonner mutuellement.

Je crois que, pour une candidate, le meilleur encouragement est une communauté où règnent unité, respect et pardon mutuel.

#### *Formation initiale*

Dans la formation initiale, enseigner le discernement est devenu plus urgent encore, en raison de la situation de confusion et du vide qui caractérisent les jeunes qui arrivent au monastère. Nous savons par expérience que les jeunes ne sont plus issus d'une société chrétienne ou de familles chrétiennes, et qu'ainsi, ils font preuve d'une mentalité plutôt païenne. Cela est vrai, même pour ceux qui proviennent de familles chrétiennes ou qui se définissent comme croyantes.

Ils apprennent que, ce qui compte dans la vie, c'est le succès, le plaisir, la richesse... C'est pourquoi ils sont orientés vers l'« image » et tendent à être des moralistes et à s'attacher à un perfectionnisme de pure forme. D'un autre côté, alors qu'ils sont souvent scandalisés par le comportement immoral des autres, ils sont permissifs, de mille manières, envers eux-mêmes. Le désordre sexuel est souvent considéré comme normal. En d'autres termes, ils absorbent les points de vue moraux relativistes propres à la mentalité et à la société modernes. Ils n'ont pas une claire conception du péché.

Leur identité chrétienne et vocationnelle est faible. Toute difficulté légère peut les amener à mettre en question leur vocation. Elle n'est pas vraiment pour eux un don de Dieu, mais quelque chose qu'ils peuvent contrôler au gré de leurs sentiments du moment et des cir-

constances. On dit aussi souvent qu'ils ont de la difficulté à s'engager.

Ils vivent généralement dans un monde virtuel qui leur fait percevoir la réalité et le moment présent comme ennuyeux et insupportable. Ils ont besoin de changement, de solutions nouvelles et instantanées.

Ils ne sont pas habitués à lire et ont, par conséquent, de la difficulté à penser. Ils ne savent pas comment écouter et préfèrent le débat au dialogue. Ils n'ont pas de points de repères clairs. Ils n'ont pas de modèles.

Percevoir la réalité comme le signe d'autre chose est singulièrement difficile lorsque l'idée de la vie et les relations aux autres sont à ce point déformées. Ces idées confuses conduisent en outre à une conception erronée de la liberté, qui s'avère finalement une nouvelle forme d'esclavage, comme l'a dit un jour le pape dans une homélie :

Il y a des formes subtiles de dictature : un conformisme qui devient obligatoire, penser comme tout le monde pense, agir comme tout le monde agit, avec une subtile agressivité contre l'Église, et même avec la moins subtile, démontre à quel point le conformisme se révèle être une dictature<sup>8</sup>.

Dès lors, nous ne pouvons pas nous étonner de découvrir que, dans leurs esprits, l'autorité représente simplement quelqu'un qui régule l'ordre commun, le politiquement correct. L'autonomie est le nouveau nom de la liberté, et la règle d'or dans la vie.

Le défi n'est donc pas seulement de transmettre les valeurs monastiques, mais aussi la richesse infinie de la foi chrétienne, dans tous ses aspects. Cela ne peut être accompli que dans une communauté qui peut offrir une proposition vivante de la foi, dans laquelle le jeune peut faire l'expérience d'une humanité nouvelle, et où cette humanité nouvelle peut être perçue comme la conséquence d'une véritable expérience de Dieu. Seule, une humanité transformée par la foi et qui rend témoignage à la foi peut convaincre.

Toute la communauté joue donc un rôle dans la formation initiale. Elle a une responsabilité formatrice et doit collaborer à cette transmission.

Même si le mode de vie monastique dans ses aspects concrets a une vertu pédagogique intrinsèque et si une adhésion concrète à notre vie change la personne, cela ne se produit pas de façon automatique et requiert de la patience. En outre, cela ne peut être proprement

---

8. BENOÎT XVI, *Homélie aux membres de la Commission biblique pontificale*, le 15 avril 2010 (voir : [www.vatican.va](http://www.vatican.va)).

intériorisé si le sens profond de tous les gestes et des valeurs n'est pas transmis. C'est pour cela que le témoignage de la communauté dans son ensemble est un facteur indispensable dans la formation de nouveaux candidats. Si une communauté est divisée, il est vraiment difficile de former de nouveaux frères/sœurs. La division est perçue par le jeune qui entre et elle devient un obstacle à sa compréhension des valeurs monastiques et à leur assimilation.

Le signe qui montre qu'on tend vers l'unité est le fait d'avoir un regard positif sur notre communauté, sur l'histoire dans laquelle elle s'inscrit. Une gratitude pour la tradition d'où on provient et sur laquelle on est greffé. Un regard plein d'espérance pour l'avenir, qui, certes, est dans les mains de Dieu, mais qui demande que nous nous engagions tout entiers pour le construire<sup>9</sup>.

### *Comment aidons-nous les jeunes à vivre selon une vision de foi ?*

Dans une communauté, les formateurs doivent partager une vision éducative commune. Dans notre communauté, nous sommes convaincues de la valeur des dialogues pour aider les novices et les jeunes professes à acquérir une manière de penser accordée à la foi. Comme je l'ai dit, les gens ne savent plus penser, ils suivent simplement leurs sentiments et sont incapables de comprendre la nature de leurs sentiments ; ils se laissent simplement diriger par eux.

Au cours des premières années de formation, les dialogues sont d'excellents moyens pour vérifier le niveau d'intériorisation des valeurs monastiques, comme pour la construction de relations d'amitié durables.

Dans la formation, le dialogue se fait, avant tout, sur le plan personnel avec le formateur, en pratiquant l'ouverture du cœur avec le père ou la mère spirituelle. M. Rosaria note, dans l'article mentionné plus haut, qu'il y a eu, ces dernières années, une évolution dans la manière d'enseigner l'ouverture du cœur. Nous avons progressivement abandonné le langage traditionnel de la paternité/maternité spirituelle au profit d'une expression plus largement admise d'*accompagnement* spirituel. « Nous sommes passés de quelqu'un qui est devant moi, à quelqu'un qui est à mes côtés. C'est cela qu'indique le terme d'accompagnement<sup>10</sup>. »

Pourtant, j'ose dire que ce n'est pas cela que recherchent les jeunes. Ils ont réellement besoin de véritables enseignants, de pères et de

9. R. SPREAFICO, « La communauté, sujet d'évangélisation (1) », *Collectanea Cisterciensia* 67 (2005), p. 27-28.

10. R. SPREAFICO, « La communauté, sujet d'évangélisation (2) », *Collectanea Cisterciensia* 67 (2005), p. 115.

mères. Je suis frappée par l'insistance du pape à appeler l'Église une *famille*. Alors que la société est en train de perdre la notion de famille, l'Église doit la garder pour nous. Pourquoi devrions-nous être effrayés d'utiliser un langage qui exprime mieux la réalité de la relation vécue par le novice, une relation dans laquelle il renonce à son autosuffisance, à son autonomie, pour recevoir la grâce de Dieu dans sa vie ? En effet, c'est toujours d'une manière sacramentelle, d'une façon incarnée, que nous recevons la grâce, à travers la médiation des autres qui nous précèdent !

Dans cette relation, nous aidons les novices à grandir en leur apprenant à mettre le Christ au centre. Le Christ, et le Christ seul, est le but et le centre du dialogue ! Et si le Christ est bien le centre, ils doivent apprendre à regarder la réalité avec les yeux de la foi.

Nous commençons par des questions simples, comme : Qui est Jésus-Christ pour toi ? Que signifie le suivre dans cette situation particulière ou cette difficulté ?

Il est aussi important de les aider à mettre les choses à leur juste place : Qui est Dieu et qui est l'homme ? Où réside notre véritable dignité ? Où résident la liberté et la vérité ?

Voici une liste de questions qui peuvent servir de thèmes pour le dialogue personnel avec la maîtresse des novices ou l'abbesse :

- Est-ce que la réalité dans laquelle tu vis est signe de quelque chose d'autre ?
- Qu'est-ce que le Seigneur désire te dire à travers cette situation particulière ?
- Est-ce que tu désires être formée et transformée ?
- Est-ce que tu réalises que l'autre personne est le signe de l'Autre, qui entre dans notre vie et te demande de changer ? En d'autres termes, est-ce que tu désires embrasser la croix et te convertir ?
- Es-tu consciente d'être appelée à vivre conformément à ta vocation et ta mission et non au gré de tes caprices et de tes réactions instinctives ?
- Comment vis-tu la relation avec la personne en charge d'autorité ? Pour combler tes besoins affectifs ? Pour le/la manipuler ? Ou pour recevoir une parole et marcher selon cette voie ?
- Es-tu capable de faire confiance et de te confier à une autre, trouvant en cela la force et la possibilité de surmonter tes peurs ? Ou bien mets-tu en question ta vocation devant n'importe quel petit problème ?

À travers ces questions et d'autres, nous faisons prendre conscience aux sœurs de la relation entre leur vocation et leur relation

personnelle au Christ dans la vie de tous les jours, pour qu'elles puissent approfondir leur relation avec le Christ et leur connaissance d'elles-mêmes dans la foi.

Ces questions sont aussi discutées en groupes de dialogues, au noviciat ou au monastère, avec le formateur/la formatrice. Cependant, au début, les dialogues sont plus centrés sur les valeurs monastiques et sur les efforts pour intérioriser les observances et les valeurs. L'expérience que chacune a de ces valeurs est partagée, devient un stimulant et une aide pour toutes, et cela commence à construire une amitié. Elles apprennent à se connaître plus en profondeur en partageant leurs difficultés et leur réflexion sur les valeurs monastiques, à dépasser les discussions superficielles et les manières mondaines d'être en relation les unes avec les autres, qu'elles avaient apportées avec elles en entrant au monastère. Des dialogues en groupes permettent aussi de vérifier si une personne en reste au niveau théorique ou si elle a réellement intériorisé ce qui lui a été enseigné ; elles découvrent leurs contradictions et leur inconsistance et ainsi elles ont une première intuition de ce que leurs mots peuvent manquer de vérité. Tout cela est d'un grand secours pour leur conversion.

### **Conclusion**

Il ne fait guère de doute que si le supérieur est le signe de l'unité, selon ce que nous avons essayé – pauvrement et de manière insuffisante – d'exposer, la tâche risque d'apparaître vraiment au-delà de nos forces humaines. Cependant, si quelqu'un devient un véritable père ou une véritable mère pour sa communauté, le fardeau est atténué par l'amour dans le Seigneur. Ici, la nature sacramentelle de la tâche est révélée : une dépendance de l'Esprit Saint qui nous guide et la nécessité d'implorer sa grâce pour que nos pauvres vies soient mises à la disposition de son plan divin.

*Trappistine Monastery of O.L. of Matutum*    Giovanna GARBELLI, ocsa  
*Landan – Polomolok 9504*    *abbesse*  
*So. Cotabto – PHILIPPINES*